

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARECHAL

Vision grecque

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 125-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Vision grecque

Quand le soir est calme et la brise tiède, quand au ciel d'un velours bleu passent des gazes fines et blanches et qu'ondulent de moires iris sur les crêtes des montagnes, l'on pense à la Grèce, à la Grèce de la pensée : ombres légères qui s'élèvent des vieux tragiques feuilletés et se groupent en un magnifique mausolée à la Grèce idéale.

Et l'on voit Sophocle, le poète pur et grand, simple et sublime, et dans Sophocle, je vis Antigone.

C'était une jeune vierge au teint pâle et fugitive dans la nuit. Vêtue d'une robe blanche et d'un péplos laissé flottant, ardente et résolue, elle pressait le pas, fixant à l'horizon, dans un regard mystique, la blanche guirlande de la cité thébaine. Les bruits étouffés de ses sandales troublaient seuls la parfaite quiétude de la nuit.

Dans les clartés molles et câlines de la lune, les monts Ossa et Pélion font des trouées sombres. Et Thèbes à leur pied, profilant au ras des campagnes ses quartiers bas et blancs, dresse sur des hauteurs ses colonnes et ses temples où se jouent des rayons et des ombres.

Antigone arriva sous les murs de la ville. Mais dans ses murailles closes la ville sommeillait. Des cigales au loin se faisaient entendre et la mer ondulante et couleur de saphir s'ourlait d'un long fil d'argent sur la rive plaintive. Et le bleu était immense, il était dans la mer où les voiliers déployaient leurs ailes blanches ; il était dans les cieux où semblaient amarrées de multiples nacelles d'or.

Antigone, cependant, ne paraissait pas émue des beautés de sa patrie. Souple, elle glissait sous les cyprès et les orangers et, comme une lueur pâle, apparaissait dans l'ombre des pins. Soudain, plus lente et plus craintive, elle arriva sur le champ de bataille où ses frères s'étaient donné la mort. Elle se pencha sur l'herbe piétinée. Bientôt un long corps de marbre parut baigné dans son sang et dans les blondes clartés de l'astre souriant.

Les gardes de Créon, oubliant leur consigne, dans la pensée que nul mortel n'oserait braver les ordres de leur maître, reposaient.

Antigone alors s'agenouilla, prit dans ses bras son frère

Polynice et s'en fut à l'écart pour l'ensevelir. De ses mains pieuses, elle creusa le sol et jeta un peu de terre sur le corps glacé. Puis, se relevant, elle regarda avec fixité la blanche Thèbes assise sous l'égide de ses monts : « O Thèbes, s'écria-t-elle, terre de héros, j'ai bravé les ordres de ton maître, j'ai enseveli mon frère Polynice.

Je serai enterrée vive ; je le savais, et j'ai fait pourtant comme si je ne le savais pas. J'ai bravé les ordres d'un mortel, les ordres d'un tyran, me souvenant en mon âme qu'il est des lois qui ne sont écrites ni sur la pierre ni sur le parchemin, mais que les dieux gravèrent dans la conscience de chacun pour l'éclairer et le guider. Et quand ces lois non-écrites demandent qu'on foule aux pieds les lois qu'écrivent les hommes, mieux vaut obéir aux dieux qu'obéir à ces hommes. Je mourrai donc ; vivante, je connaîtrai les ténèbres de la mort, mais les dieux qui connaissent la justice, connaîtront l'injustice qui m'est faite : ils puniront les méchants qui vont me poursuivre de leur haine. Oui, dussé-je périr cent fois, j'ensevelirai les morts. »

Alors, lentement, ses yeux se baissèrent et sa voix s'éteignit. Puis se retournant, elle laissa tomber ses regards sur la tombe fraîche. Elle contempla muette son pieux ouvrage et dans un élan d'amour fraternel elle s'écria : « Repose en paix, mon frère chéri. Par moi, ta sœur fidèle, tu n'erreras pas cent ans désolé sur les bords du Styx. Je ferai sur ton tombeau trois libations de lait et de miel et tes mânes se repaîtront des gâteaux que je leur offrirai sur le gazon vert.

Je veillerai sur ta tombe comme l'oiseau sur son nid, qui s'envole et revient en poussant des cris lorsqu'une main cruelle s'approche de sa couvée. »

A ces mots elle s'agenouilla de nouveau et se lamenta sur le tombeau de son frère : « Hélas ! disait-elle, à peine ai-je vu le jour qu'il faut que je meure, et meure d'une affreuse mort. Oh ! mon frère chéri, je t'ai donné la sépulture et voilà ce qui me revient pour ma peine.

Je ne mourrai pas de maladie, je ne mourrai pas chargée d'ans et de joies, mais je connaîtrai les ténèbres souterraines avant le temps. Je ne trouverai désormais plus place parmi les vivants, ni parmi les morts : je vivrai et ne serai déjà plus sur la terre, je serai enterrée et ne connaîtrai pas encore la demeure d'Adès.

Oui, je suis une infortunée pour les mortels, mais mon nom vivra éternellement dans la mémoire des hommes. Quelle gloire de mourir pour un frère ! Tout le monde applaudirait si toutes les langues n'étaient enchaînées par la crainte. Je vais subir le même sort que Niobé, je vais partager la même mort qu'une déesse. Mon nom sera chanté dans l'avenir et je serai une gloire pour ma patrie.

J'ai toujours été pieuse envers les dieux, et j'ai toujours honoré les infortunés qui m'ont donné le jour. J'ai conduit avec amour un père aveugle et j'ai guidé ses pas malheureux où les dieux l'ont voulu. J'ai célébré les funérailles de cette dépouille chère, dans les bois sacrés de Colonne, et je viens de rendre le même devoir aux dépouilles de mon frère, sous les murs de Thèbes.

J'ai toujours été pieuse et je vais mourir plus malheureuse que personne. Je mourrai seule, sans famille, sans amis, sans être pleurée. Je mourrai sans époux et ne serai pas entourée des petits-enfants de mon père ; je ne presserai pas sur mon sein, en les couvrant de baisers, mes enfants chéris.

Je prends à témoins Thèbes elle-même et la fontaine de Dircé que je subis un sort injuste. O Grecque infortunée !

Hélas ! hélas ! à quoi servent mes pleurs ? mon sort est irrévocablement fixé. Puisque je dois périr, périssons avec courage. N'est-ce pas ma gloire, d'ailleurs, de mourir parce que je l'ai voulu ? Oui, j'ai voulu obéir aux dieux plutôt qu'aux hommes, j'ai voulu jusqu'au bout être la consolatrice des miens affligés. Malheureuse, née d'un mariage incestueux, malheureuse qui ai vu ma mère pendue, mon père aveugle et mes frères fratricides, je serai l'holocauste qui détournera de ma famille la fureur divine.

Je m'offre, oui, je le veux, je m'offre en sacrifice pour le bonheur de ma race.

Par ma mort j'affirmerai devant toute la Grèce qu'il est une loi morale que les pires tyrans n'aboliront pas, je lui montrerai que nulle loi ne peut anéantir, chez une sœur, l'amour et la piété fraternelles.

Venez, princes de Thèbes, princes de la Grèce, venez voir mourir la dernière enfant du roi Œdipe. Adieu, Thèbes, ma patrie, terre de mon père, puissent les dieux

oublier que c'est par toi et sur ton sol sacré que je vais mourir. Puissent les dieux conserver à tes jours heureux tes blanches murailles, tes verts cyprès et ton ciel éclatant. Puissent-ils surtout prêter à ma dernière voix des accents prophétiques ! Adieu, belle et douce lumière qui frappa mes yeux dès mon premier jour ; je vais entrer dans les ténèbres et je t'aurai perdue pour jamais. Je vais mourir et jamais plus je ne te contemplerai. Hélas ! Hélas ! Adieu. »

Antigone, frêle, les yeux pleins de larmes, s'était prosternée sur la tombe, tel un lis immaculé qui, sur le matin, trop lourd de rosée, s'incline vers la terre.

Et la lune s'échancrant à l'horizon semblait une coupe penchée, faisant les premières libations de ses derniers rayons.....

Peu à peu la vision s'éteignit et se couvrit d'ombres, mais j'étais ému et me souvenais avec ravissement de la plus belle et de la plus pure incarnation humaine que l'antiquité vit jamais passer dans le ciel de ses rêves.

Albert MARECHAL, phys.